

règne un rang de fauteuils, puis ce sont les gradins de pierre. Tout autour de la piste court une barrière de bois de la hauteur d'une épaule d'homme, et entre cette barrière et le premier rang de places, considérablement élevé pour la sauvegarde des spectateurs, s'étend un couloir circulaire où les toréadors trouveront un refuge lorsque le taureau les poursuivra de trop près.

Une moitié du cirque est dans l'ombre; l'autre est sous un déluge de soleil. Sur chacun des tickets qui donnent accès dans l'arène, les mots "sombra" (ombre), ou "sol" (soleil), sont imprimés à côté du numéro de la place. Les billets marqués "sombra" coûtent beaucoup plus cher que les autres. Il est difficile d'imaginer comment les spectateurs du côté "sol" peuvent endurer, pendant de longues heures, l'atmosphère de feu où ils respirent, assis qu'ils sont sur des pierres brûlantes et un flamboiement mortel sur la tête. Les places sont toutes occupées, cependant. Il est clair que l'amour d'un spectacle sanglant dépasse chez le peuple espagnol la crainte d'être rôti vif.

Dans les contrées du Nord, le contraste entre la lumière et l'ombre n'est jamais aussi saisissant qu'en Espagne; on y voit toujours une sorte de clair-obscur, de demi-rayonnement, de transition de tons; ici, la limite est nette, tranchée, brutale. Dans l'espace illuminé, le sable paraît brûler, les yeux souffrent d'une réverbération aiguë; c'est un abîme de clartés violentes où tout reluit et rutil, où les couleurs décuplent d'intensité. Dans l'ombre, tout paraît avoir été disposé derrière une gare transparente, noyé dans un crépuscule précurseur de la nuit. Chaque être passant de l'ombre à la lumière produit l'effet d'un flambeau qui s'allumerait subitement.

Au moment où nous entrons, la piste est pleine de monde. Chacun des habitants de Madrid—hommes ou femmes— veut "essayer" le sable où se jouera tantôt le drame sanglant. Il leur semble ainsi qu'ils prendront une part active à la lutte. Des groupes nombreux se forment, alimant des cigarettes et discutant avec vivacité les mérites des bêtes de tel trou-

peau ou de tel autre. Des enfants crient et se poursuivent. J'en vois un qui agite devant les yeux d'un de ses camarades un lambeau de drap rouge, le traitant exactement comme le capeador traitera tout à l'heure le taureau. L'autre endure d'abord patiemment; puis il roule des yeux furieux et fond sur son adversaire. Celui-ci l'évite adroitement en simulant des passes de cape. Les deux gamins trouvent des spectateurs qui les excitent et les applaudissent.

Le long de la barrière se promènent des vendeurs d'oranges proclamant les mérites de leur marchandise. Ils jettent les fruits par-dessus les ombrelles et les têtes, avec une surprenante dextérité, jusqu'aux gradins les plus élevés du cirque; les pièces de cuivre leur parviennent par la même voie; ils les saisissent au vol sans jamais les laisser tomber à terre. Les dialogues à voix haute, les rires les appels, les bruits, le froissement des éventails, le mouvement des arrivants, composent un ensemble si plein de vie qu'aucun autre spectacle ne pourrait en donner l'idée.

Des sons de trompettes et de tambours partent tout à coup de l'orchestre. A ce signal, les gens rassemblés dans l'arène s'envolent vers leurs places avec autant de hâte que si un péril immédiat menaçait leur vie. Il y a comme un écrasement et comme une panique. Puis tout est assis, tout est noir; les spectateurs sont épaule à épaule. La piste est restée vide, inondée de soleil.

Face à la loge royale, une grille s'ouvre dans la barrière, et deux "alguazils" font leur entrée. Leurs chevaux blancs, crinière et queue tressées, sont aussi beaux que s'ils descendaient de tableaux de maîtres. Les cavaliers eux-mêmes, coiffés de velours noir à plumes blanches, habillés de velours noir, portant de magnifiques cols de dentelles, rappellent les incomparables personnages de Velasquez, qu'on admire au musée du Prado. Il nous semble, en les voyant, être revenu aux temps depuis longtemps évanouis de l'ancienne chevalerie. Les deux hommes sont beaux et de formes élégantes. Ils chevauchent étrier contre étrier, et font lentement le tour de l'arène, comme s'ils vou-